

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[134. Paris, Jeudi 13 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

## 134. Paris, Jeudi 13 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot

**Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### Les mots clés

[Autoportrait](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Vie domestique \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

### Présentation

Date 1838-09-13

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Vous êtes toujours égal, toujours bon pour moi.

Publication Inédit

### Information générales

Langue Français

Cote

- 390, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), IV/15-18

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Vous êtes toujours égal, toujours bon pour moi. Votre lettre ce matin me fait plaisir à relire. Mais au milieu de vos plus douces paroles je vois bien que je ne vous plais plus comme je vous plaisais et me je prends moi en véritable horreur. Il n'y a pas de sentiment plus pénible que celui-là. Je ne m'aime pas, voilà ce qui fait mon humeur. Du reste j'ai bien de quoi en avoir et de la très mauvaise. Il me semble que tout, en grand, en détail tout est en décadence pour moi, de temps en temps il s'offre à mon imagination quelque lueur, mais elle n'a pas de duré. Vous seul vous êtes pour moi une réalité, je le sens mille fois le jour, & je ne vous le dis jamais comme je le sens, parce qu'il me paraît que je n'en ai pas le droit, que mon humeur mobile me porterait le lendemain à vous dire des paroles, plus tièdes, que tout cela n'est pas. digne de vous. Ah mon Dieu quelle confusion dans mon cœur ! Ma destinée est si triste que mon pauvre esprit succombe et quand vous n'êtes pas auprès de moi, il ne me reste pas un brin de courage, pas un brin de raison.

Le temps froid me tient loin du bois de Boulogne, j'ai été du côté de la ville hier, dans quelques boutiques. C'est des meubles que je vais voir. Quelques fois l'envie de m'arranger me prend, et puis, je trouve si pitoyable de m'arranger à la Terrasse. J'attends un bel hôtel ; le luxe, le confort dans lesquels j'ai vécu toute ma vie, et mon bivouac actuel me paraît insoutenable. C'était drôle en commençant, cela ne me paraît plus drôle du tout. J'en suis excédée. La petite princesse a tous les jours quelque nouveau récit à me faire sur Marie ; elle me démontre claire ment que Marie me déteste et qu'elle parle mal de moi. Cela ne me fâche pas, mais cela m'afflige. Comment pas un peu de reconnaissance pour tout ce que j'ai fait pour elle. Je ne sais par quoi nous finirons.

A propos Marie hait les petits enfants de la petite princesse. et a proposé un jour à sa nourrice de lui jeter une pensée à la tête ; une autre fois de l'étouffer. Eh bien & le médecin dit qu'il n'y a pas l'ombre de folie en elle ! Sneyd est arrivé & m'a fait une longue visite hier matin. Il m'a apporté une lettre de Lady Clauricarde que je vous enverrai. J'ai été dîner à Auteuil, j'y ai rencontré Fagel que j'aime beaucoup. Nous nous sommes arrangés pour un long tête à tête Samedi. Pas de lettre pas la moindre nouvelle de mon mari. Adieu. Adieu. Pourquoi ne suis-je pas née en province, d'une famille amie de la vôtre. Vous auriez pris soin de me former, plus tard de m'aimer, & puis. Adieu, adieu.

## Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 134. Paris, Jeudi 13 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot, 1838-09-13

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1528>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 13 septembre 1838

Destinataire Guizot, François (1787-1874)

Lieu de destination Val-Richer

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

134.

Paris jeudi le 13 Septembre 1836.

390

Vous êtes toujours Eglé, toujours bon pour  
 moi. Votre lettre me venait un trait plaisir  
 à relire. mais au milieu de vos plus  
 douces paroles j'ai vu bien que je ne  
 vous plais plus comme j'ai autrefois  
 et j'ai compris moi inévitablement  
 il n'y a pas de sentiment plus pénible  
 que celui-là. j'ai eu à dire par, voilà  
 ce qui fait mon humeur. Devote  
 j'ai bien de peur de avoir été la terre  
 ennuyeuse. il me semble surtout un  
 grand indolent, tout est en décadence  
 pour moi. De temps en temps il y a  
 à mon imagination quelque lueur  
 mais elle n'a pas de durée. Vous sentez  
 que vous êtes pour moi une réalité, je la  
 vois mille fois le jour, et j'ai vu la

dis jamais comme je le suis, parce  
qu'il m'aurait peut-être mai parlé  
que mon humble mobile ne portait  
le lendemain à vos dis de parole  
plutôt; que tout cela n'est pas  
digne de vous. ah comment je suis  
confus dans mon âme! ma dévotion  
est si triste, que mon pauvre cœur  
succombe, et quand vous n'êtes pas  
auprès de moi, il me semble par un  
brin de corail, par un brin de safran.

Le cœur froid me tient loin de  
vous de Doulogu, j'ai le cœur d'  
cœur de lui, dans quelque bonjour.  
L'est de meuble jusqu'à vos  
je vous prie l'un de lui arrange un  
grand; et puis je vous en prie.

deux arranges à la cafetière. j'attend  
un bel état; le temps le comble  
dans les jours j'ai vécu toute ma vie,  
et mon briolet actuel me paraît  
insoutenable. c'était drôle en  
commençant, cela me paraît  
plus drôle de tous? j'aurai hâte.

La petite pucierre à tous les jours  
quelque nouveauté à un coin  
des mari. Elle me démontre clai-  
rement que Maria me déteste et  
qu'elle parle mal de moi. cela me  
me fait par, mais cela m'afflige  
considérablement, par un peu de res-  
semblance pour tout ce que j'ai  
fait pour elle. j'ai un air par-  
faitement. après, Maria hait  
la petite loutre de la petite pucierre

et a propos un jour à la maison  
de lui jeter son poign à la tête. un  
autre fois de l'étouffer. et bien, a  
le médecin dit qu'il n'y a pas l'ombre  
de folie en elle!

Suzanne est arrivée à ce point une  
longue visite bien méritée. il m'a  
apporté une lettre de lady Hamilton  
pour mon oncle. j'ai été très  
à l'entendre, j'y ai rencontré tout  
ce qu'il aime beaucoup. nous nous  
sommes arrangés pour me la lire  
à tête levée.

pas de lettre pour la comtesse de  
mon oncle.

adieu, adieu. pour moi un rien je  
peux me rapprocher; d'une famille  
aussi de la vôtre. Vous avez pour moi  
un tour, plus tard deux autres, à peu.  
adieu, adieu.